

tre nomination juponaise, car elle demande un chapitre spécial que je lui consacrerai un jour où je serai de mauvaise humeur.

Je ne sais pas trop encore comment le bruit métallique de cet amas de pièces d'or que représentent ces octrois sonnera aux oreilles des électeurs lorsque les orateurs du parti conservateur le feront tintinnabuler sur les hustings, mais il n'y a pas le moindre doute que Baptiste va trouver la pilule amère, et il pourrait bien faire une grimace significative en déposant son bulletin de vote dans l'urne électorale.

On ne trouve pas tous les jours cinquante mille dollars sous le sabot d'un cheval, fût-il du plus pur sang canadien.

Certes, la bête est reconnue comme étant la plus docile du monde, possédant un pouvoir d'endurance que peu de races peuvent lui enlever, et ne bronchant jamais devant l'ouvrage.

Mais elle butte quelquefois.

Et je crois que le moment des élections générales sera justement le caillou fatal qui fera tomber le petit cheval canadien.

Il a été tellement surmené depuis l'avènement de l'hon. M. Laurier!

Il a eu tellement de créatures du premier-ministre à porter qu'il est fourbu.

Pour comble de malheur, il a été obligé de traîner la famille Tarte dans une charrette déjà trop lourde en elle-même pour ses forces anémiées par vingt-cinq années de régime conservateur, et aujourd'hui il est absolument sans force, et sa vigueur proverbiale n'existe plus.

M. Laurier, par le charme de sa voix douce et pénétrante, et sans l'aide du fouet, a réussi à galvaniser l'animal pendant un certain temps, mais lorsqu'il s'est aperçu que le traitement qu'il recevait de ses nouveaux maîtres était encore plus brutal que celui que lui infligeaient les anciens, il a

commencé à ruer, et je crains fort qu'il ne brise les brancards libéraux du char de l'État remis avec tant d'enthousiasme entre les mains de conducteurs maladroits qui le mènent au précipice, où il aboutira infailliblement, à moins que les anciens cochers ne reprennent leur siège.

Mais il faudra le laisser souffler un brin.

Les contingents, les délégations inutiles de jupons, le patronage exercé au bénéfice des familles qui touchent de près aux ministres, les octrois aux Tarte, le patronage laissé entre les mains des carotteurs — tout cela doit disparaître pour faire place à une administration soigneuse qui ne se fichera pas de l'électorat.

Voilà ce que M. Laurier devrait et aurait dû comprendre depuis longtemps.

Voyons ce qu'il fait aujourd'hui.

Au lieu d'appeler à son aide les hommes de bonne volonté qui l'ont acclamé en 1896, pensant qu'il était le sauveur et le régénérateur de sa race, et qui sont encore disposés à lui accorder leur concours, pourvu qu'il reconnaisse tant soit peu ses errements, il mande près de lui, pour faire ses élections, l'Homme-Fatal, qui a détruit le prestige du parti libéral, et a de plus réussi à persuader à M. Laurier que lui, Tarte, était le seul homme capable de tenir dans ses mains l'organisation libérale.

Or, Joseph Israel Tarte disait autrefois à celui qui écrit cet article que les rouges étaient intraitables, qu'ils ne connaissent pas l'esprit de discipline, et qu'ils ne voulaient pas se plier aux ordres des chefs.

Et Joseph-Israel avait raison.

Les libéraux prétendent connaître la politique aussi bien que leurs soi-disants leaders qui sont tout comme les chefs de tous les partis politiques, égoïstes et ingrats du moment que leur élection est assurée.

Et cet égoïsme est une des grandes qua-